

Les grands traits de la philosophie en France aujourd'hui

Jean-Paul Sartre est mort en 1980. Cette date peut être considérée comme un tournant symbolique dans l'histoire de la philosophie en France. Par une concordance des temps, qui n'est pas l'effet du hasard, les années 1980, qui furent celles du triomphe du néolibéralisme et de l'effondrement du communisme historique, marquèrent un tournant dans l'histoire de la société française, et, plus largement, des sociétés occidentales.

Qu'est-ce qui, depuis une quarantaine d'années, a changé dans la pratique de la philosophie en France ? Quels ont été les points de rupture qui nous permettent de comprendre d'un coup l'état de la philosophie aujourd'hui, et celui de la philosophie de naguère ?

Premier trait : la multiplication des lieux d'exercice et de diffusion

Depuis le XIXe siècle, la philosophie se partageait entre lieux d'enseignement (les classes de terminales de lycée, les classes préparatoires, l'université), et lieux de production (le bureau de ceux qui écrivaient des livres de philosophie, presque tous des universitaires, Sartre étant à cet égard une exception remarquable). À partir des années 1980 on a vu la philosophie, ou plutôt ce que l'on appelait ainsi, se diffuser dans des lieux non académiques : la radio, la télévision, les cafés (les cafés philo sont apparus en 1992), les salles à vocation culturelle (dans ces années ont proliféré les associations, les instituts, les cercles, les rencontres, les « université du troisième âge », qui ont fait la part belle à la philosophie). La philosophie n'est plus l'affaire d'une petite élite, mais celle de tous : comme le disait Descartes, le bon sens, c'est-à-dire la faculté de juger, est la chose du monde la mieux partagée.

Deuxième trait : la fin des grands courants philosophiques

L'histoire de la philosophie a, jusqu'au XXe siècle, toujours été marquée par la domination d'un grand courant (exemple : la scolastique au Moyen Âge), ou par le conflit entre deux courants adverses (rationalisme et empirisme, réalisme et idéalisme durant la période classique). Le XXe siècle philosophique a été marqué par l'influence dominante de la phénoménologie (dont l'existentialisme peut être considéré comme une dérivation) et de la philosophie

analytique. Aujourd'hui, ces grands courants (auquel on ajoutera le marxisme) ont reflué et n'ont plus qu'une existence et une influence marginales. Les philosophes ne se définissent plus par le courant auquel ils se rattacheraient, mais par leurs spécialités. Tout se passe comme si, avec un temps de retard, la philosophie avait suivi la science dans son mouvement de spécialisation croissante. Cette tendance nous vient des États-Unis, où les *studies*, les « études », ont remplacé la philosophie, et où la philosophie générale n'existe plus. Cette même tendance est observable à l'université, où l'on ne rencontre pratiquement plus de philosophes, mais des spécialistes de Platon ou de Kant.

Troisième trait : l'attention aux petits objets

Ce trait est lié au précédent : dans la mesure où il n'existe plus de courants dominants de la philosophie, qui s'efforçaient d'embrasser la totalité du réel et d'en donner une représentation cohérente, et, d'autre part, dans la mesure où chaque philosophe, dans un contexte de compétition et de division du travail croissantes, se définit par une spécialité qui lui vaudra reconnaissance (symbolique, mais d'abord matérielle), les grands objets de la philosophie traditionnelle (la vérité, la justice, la connaissance etc.) sont abandonnés au profit des petits. On ne compte plus les ouvrages « de philosophie » qui convoquent Aristote, Hegel et Nietzsche pour parler du sport, de la bande dessinée, des séries télévisées, des films grand public etc. Dès les années 1950, Roland Barthes, qui n'était ni philosophe, ni sociologue, ni linguiste, mais un peu de tout cela, avait montré que l'on pouvait, en mobilisant les ressources linguistiques et conceptuelles, dire des choses très intelligentes sur des objets stupides ou dérisoires : le Tour de France, le bifteck frites, le strip-tease etc.

L'attention aux objets populaires a un sens politique. En rédigeant un essai philosophique sur le football, l'intellectuel fait d'une pierre deux coups : il sublime l'objet futile de sa passion, et, par l'intermédiaire de celle-ci, il rejoint « le peuple » et fait oublier ses privilèges d'intellectuel.

On peut voir dans cette tendance à délaissé les grands objets de la pensée au profit des petits une sorte de démocratisation culturelle : de même que, dans la littérature romanesque, l'homme ordinaire a remplacé le héros, dans la littérature philosophique, l'objet ordinaire a remplacé le Vrai, le Bien et le Beau. On peut y voir aussi une forme de nihilisme, au sens nietzschéen du mot : un personnage de Dostoïevski

avait dit déjà que dans la société d'égalité à laquelle il rêvait Shakespeare n'aurait pas plus d'importance qu'une paire de bottes.

Quatrième trait : l'idéologisation de la philosophie

Cette dernière caractéristique découle des trois précédentes : en donnant à penser qu'elle peut être partout, qu'elle peut être pratiquée par tout le monde, qu'elle peut s'intéresser à n'importe quoi, la philosophie finit par s'identifier à ce qui constituait, depuis l'Antiquité grecque, sa menace mortelle : l'opinion d'un côté, l'idéologie de l'autre. Au point que le titre de « philosophe », qui, à la différence de celui de « docteur en médecine », n'a aucune légitimité institutionnelle, apparaît, dans la plupart des cas, franchement usurpé. Ainsi la plupart des « philosophes » invités à ce titre dans les studios de radio et sur les plateaux de télévision ne font-ils qu'émettre des opinions ni plus ni moins solides que celles de n'importe quel citoyen. La différence, c'est qu'il possède une rhétorique qui lui permet d'avoir une parole persuasive - on ne peut manquer de penser aux sophistes que Platon rejetait comme des anti-philosophes.

Venues des États-Unis, les « études de genre » et les « études postcoloniales » sont des exemples presque caricaturaux d'une idéologisation de la philosophie. De même que la biotechnologie n'est plus une science (dont la fonction est de chercher à connaître et à comprendre le réel), mais un ensemble de techniques destinées à le manipuler, ces « philosophies » sont des formes d'activisme qui ont renoncé à la pensée et à la connaissance (que penser de recherches qui, dès le départ, savent ce qu'elles vont trouver ?) au profit de la transformation de la société.

Épilogue

Ainsi la philosophie telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui en France offre-t-elle un tableau contrasté : d'un côté, elle n'a jamais été aussi présente, d'un autre côté, elle apparaît comme singulièrement appauvrie et dénaturée. L'idéologie utilitariste, d'origine anglo-saxonne, a gagné dans toutes ses dimensions le monde intellectuel. Par exemple, le grand public n'entendra jamais parler des controverses théoriques sur le continu et le discontinu, ou sur les limites de la connaissance. En fait, la « démocratisation » de la philosophie pourrait bien n'être qu'un trompe-l'œil.